



Raymonde Ladefroux, Michèle Petit et Claude-Michèle Gardien

Lecteurs en campagne Les ruraux lisent-ils autrement ?

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Conclusion. Le village et le monde...

Michèle Petit

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1795
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 1993
Date de mise en ligne : 3 janvier 2017
Collection : Études et recherche
ISBN électronique : 9782842462260



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993

Référence électronique

PETIT, Michèle. *Conclusion. Le village et le monde...* In : *Lecteurs en campagne : Les ruraux lisent-ils autrement ?* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1993 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1795>>. ISBN : 9782842462260. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1795>.

Ce document a été généré automatiquement le 2 février 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Conclusion. Le village et le monde...

Michèle Petit

- 1 Au terme de ce parcours, écoutons deux enfants : Émilie a 7 ans, son frère Olivier 9 ans. Ils habitent un petit village de Provence. Émilie adore lire, Olivier déteste lire. Sur le faible attrait qu'il éprouve pour les livres, Olivier est peu loquace, mais soucieux de son auditoire : « C'est chiant. Ça... c'est... j'aime pas. Q. : Et à l'école, tes copains, ils sont comme toi, ou il y en a qui aiment lire ? O. : Beuarkk ! Il y en a aucun qui aime lire ! Mes copains ils aiment pas ça. Dans les livres tu fais que du travail. Q. : Et tes copines ? O. : Ben, oui. Q. : C'est les filles qui lisent ? O. : Oui... Q. : Pourquoi d'après toi ? O. : Je sais pas. Une fois, j'ai vu un garçon premier de ma classe, c'était moi. Une seule fois, je l'ai vu. Q. : Tu vois c'est pour ça que je voulais plutôt parler avec Émilie, parce qu'elle, elle aime beaucoup lire. Toi il faudrait plutôt te questionner sur le sport, si je faisais une étude sur le sport, c'est toi que je viendrais questionner. O. : (perspicace)... Mais tu en feras pas... » Puisque les filles lui ravissaient la vedette et que « Paris » avait l'air de s'intéresser à cette chose ringarde, la lecture, il fut toutefois très soucieux de me faire savoir, quelques mois plus tard, qu'entre-temps il avait lu un *Tintin* : où le désir de lire s'ancre ici dans le souci de prestige social, et la volonté de s'approprier la puissance de l'autre sexe...
- 2 Émilie, pour sa part, qui a toujours lu, « sauf quand je dors », et dévoré les livres à la lampe de poche, considéra les garçons de toute sa hauteur : « Les garçons, pffff... on s'évanouit. Dès qu'ils passent, pof, pof, ils se bagarrent, je sais pas pourquoi, je crois qu'ils ont rien à faire... » Puis elle m'expliqua : « On a comme sports obligatoires le sport, la piscine, et bibliothèque. » L'extension du modèle sportif me laissa rêveuse...

La lecture « démodée » ?

- 3 À quelle place se situe la culture « livresque » dans les valeurs des jeunes qui habitent l'espace rural ? Ils n'ont pas été les plus assidus à répondre à nos enquêtes, et sur certains sites, très peu d'entre eux ont rempli le questionnaire : c'était, disaient-ils, déjà beaucoup trop de pages à lire... Quelques entretiens ont été effectués auprès d'adolescentes et d'enfants (presque toujours des filles) : les faire parler de leur rapport

à la lecture n'a pas été chose facile. Les rares qui ont témoigné d'un goût pour cette pratique n'en tirent pas un grand bénéfice social : la lecture peut même faire l'effet d'une bizarrerie, surtout parmi les garçons, où elle est largement connotée du côté du travail, de l'effort – sans pour autant sembler un gage de réussite scolaire – et où elle passe, à la limite, pour une conduite efféminée. « Être une fille est une carte maîtresse du jeu littéraire » : on retrouve ici ce que notait François de Singly¹. Et après l'enfance, tout comme elles sont « l'agent secret du développement rural² », les femmes sont le plus souvent, on l'a vu tout au long de cet ouvrage, les passeurs des livres, et peut-être du développement culturel. Mais que le rapport à la lecture soit différent pour les deux sexes va bien au-delà du milieu rural...

- 4 Quant à la valorisation d'une culture technique et de la performance sportive, au détriment des qualités « littéraires », elle fait son œuvre aujourd'hui chez les enfants des campagnes comme chez ceux des villes. Plus largement... « Il y a autre chose qui semble être prioritaire actuellement pour les gens que la lecture ou que l'envie de se cultiver. C'est démodé, c'est l'impression que j'ai. Et pourtant il y a beaucoup de choses faites, mais qui y va ? » observe une ancienne institutrice bretonne. Dans les espaces ruraux, la lecture est-elle en passe d'être « démodée » ? Les lecteurs adultes que nous avons rencontrés tirent généralement de leur pratique un certain sentiment de fierté. Mais être... « à la page », comme on disait autrefois, passe aujourd'hui par quoi ? Flattés que leur village ait été retenu parmi les sites de cette recherche, mais un peu déçus que ce soit pour y enquêter sur la lecture, certains de ceux à qui nous distribuions des questionnaires s'enquéraient : « On va nous voir à la télé ? »
- 5 Être visibles, « s'afficher », s'impose aujourd'hui aux habitants des campagnes comme à ceux des villes... Et à l'heure de la généralisation du téléviseur et du magnétoscope, qui expose les uns et les autres aux mêmes modèles de la « culture de masse », les clivages « urbain »/« rural » ont-ils encore du sens dans le domaine des pratiques culturelles ?

Les ruraux lisent-ils autrement ?

- 6 D'un site rural à l'autre, on a retrouvé des façons de lire proches, souvent marquées par les transgressions que le lecteur a dû accomplir. Il – ou elle ! – a dû affronter un contrôle social étroit, et se débattre avec son propre sentiment de culpabilité – qui n'est pas moins féroce – pour se risquer à une activité dont l'« utilité » n'est pas clairement établie. Il, elle a dû s'isoler, s'échapper des mailles d'un filet social serré, le temps de la rencontre d'un texte – un tel souci de soi, s'il s'affiche en plein jour, pouvant être mal perçu dans des milieux qui valorisent les loisirs partagés. Il, elle a dû sortir des places assignées, en s'emparant de ces textes imprimés qui furent longtemps l'apanage de ceux qui détenaient les pouvoirs.
- 7 La frontière est fragile, toutefois, entre les façons de lire propres à beaucoup de personnes de souche rurale – par-delà les clivages socioprofessionnels – et les manières d'approcher l'imprimé de ceux qui sont marqués par la « culture populaire » urbaine³. Et ceux-ci se heurtent à des interdits très proches de ceux que l'on vient d'évoquer. Est-ce simplement parce qu'ils sont issus de milieux dont les niveaux de formation étaient similaires, ou bien trouve-t-on, dans les couches populaires urbaines, l'empreinte d'une origine paysanne qui ne se perd pas dans la nuit des temps ? On ne se hasarderait pas plus avant sur les effets d'une éventuelle « imprégnation » rurale qui, dans notre pays, donne peut-être un tour spécifique aux manières de lire de bien des urbains...

- 8 Mais la « ruralité », c'est aussi, concrètement, cette situation particulière qui consiste à habiter dans des espaces où la faible densité du peuplement interdit ou rend très difficile l'implantation de certains équipements. Leur éloignement se fait sentir dans des modes de vie, des expériences particulières : celle de la pension, par exemple, si fréquemment mentionnée, avec les façons de lire qu'on y a connues – collectives, oralisées, soumises à la censure religieuse. Celle de la rareté de la présence physique des livres. Et tout comme l'absence de livres dans la chambre d'un enfant augure mal de ses pratiques de lecture ultérieures, la distance physique qui sépare des points de vente de livres ou des bibliothèques peut redoubler la difficulté d'accessibilité sociale et psychique à ces objets « à part », habituellement enfermés dans des lieux clos, avec lesquels beaucoup entretiennent un rapport ambivalent, fait de fascination et d'évitement.
- 9 Et si les ruraux ne lisent peut-être pas « autrement » que les urbains, à niveau socioculturel équivalent, il reste que parmi eux plus nombreux sont ceux qui ne lisent pas ou très peu ; et aussi que la légère progression de la lecture dans les campagnes, en partie à mettre au compte d'une recomposition sociale, est moins rapide que celle d'autres loisirs.

L'espace culturel ne s'uniformise pas

- 10 Dans de nombreux espaces ruraux, les livres et les supports écrits de l'information restent en effet encore des biens rares. Et derrière les leurres du partage télévisuel et de la large circulation de quelques sagas à gros tirage, il n'est pas sûr que l'espace culturel s'homogénéise. Plus facilement que jadis, sans doute peut-on, un peu partout, recevoir les sélections en kit des clubs de lecture. Mais quant à pouvoir accéder à d'autres écrits qui permettent de déjouer ces formatages, quant à trouver des voies de traverse pour ne pas rester de simples consommateurs fixés comme papillons dans une boîte, c'est là une démarche qui, dans beaucoup d'espaces ruraux, demande ingéniosité et pugnacité.
- 11 Sur place, qui pourrait avoir envie de tenter sa chance de faire une trouvaille imprévue dans ces armoires enfermant quelques dizaines d'ouvrages fatigués, seules « bibliothèques » de bien des communes ? Ou dans ces bureaux de tabac avec force journaux locaux, quelques feuilles sportives, magazines féminins très « bas de gamme », encyclopédies de football, et nombre de cassettes vidéo en location ? Dans l'un d'entre eux, au milieu des films d'aventures, des dessins animés japonais et des pornos, objet égaré là sans doute à cause de l'équivoque que suggérait son titre, la cassette du film *Chambre avec vue*. On se demandait sur quoi...
- 12 Enfin courir à la ville pour acheter ou emprunter des livres est une habitude qui n'est pas donnée, surtout dans certains contextes locaux. La proximité d'une ville n'est pas un gage en soi : la distance physique à parcourir est très inégalement ressentie, selon le type de recomposition sociale à l'œuvre dans un espace, mais aussi selon les héritages culturels qui lui sont propres. C'est que – du moins dans les sites étudiés –, ces héritages sont prégnants, le poids du temps long difficile à déjouer : là où on a lu, il semble qu'on lise plus facilement qu'ailleurs, à catégorie sociale équivalente, même si les conditions physiques permettent une moins grande ouverture sur les espaces extérieurs. On a vu, dans les Baronnie, des ruraux – et notamment des agriculteurs – parcourir des dizaines de kilomètres pour aller acheter des livres, tandis que dans les communes

étudiées du pays de Caux ou de la Puisaye, la plupart n'avaient pas l'idée de traverser les quelques kilomètres qui les séparaient d'une librairie ou d'une bibliothèque. Et dans les espaces familiers du livre, la lecture est non seulement plus fréquentée, mais moins « crispée », moins marquée par le modèle scolaire ou religieux.

- 13 De surcroît, ces tendances anciennes peuvent être renforcées, aujourd'hui, par le brassage social, dont l'importance et la nature sont très variables selon les lieux. En effet, les localités qui portent une empreinte artistique ou lettrée attirent plutôt ceux, parmi les « nouveaux ruraux », qui ont un capital culturel élevé. Et ce sont eux qui sont fréquemment à l'origine de nouvelles formes de sociabilité autour d'activités culturelles – notamment par le biais associatif. La chance de rencontrer un animateur – ou généralement une animatrice – est ainsi inégale. Or le rôle de ces passeurs, qui bénéficient d'un accès plus aisé aux biens culturels et d'un pouvoir de médiation avec la société englobante, a toujours été important dans les espaces ruraux. Là où les livres étaient rares et où l'« esprit du lieu » n'était pas favorable à la lecture, beaucoup se sont autorisés pour lire de l'exemple d'un initiateur, d'un leader culturel, presque toujours venu d'ailleurs. Comme les colporteurs du siècle passé, qui ouvraient un peu l'horizon, comme la famille de gitans de *Cent ans de solitude*, qui, tous les ans, « plantait sa tente près du village et, dans un grand tintamarre de fifres et de tambourins, faisait part des nouvelles inventions⁴ ».
- 14 Aujourd'hui encore, ces animateurs d'origine extérieure ont toujours un rôle clé. Leurs initiatives peuvent donc favoriser la réactivation des héritages : c'est la conjonction d'une tradition culturelle ancienne et de l'action en faveur de la lecture menée par une jeune femme d'origine urbaine qui permet de rendre compte de l'intensité des pratiques de lecture autour de Noyers. Mais ils peuvent aussi introduire des ruptures par rapport aux modèles locaux : dans l'Hérault viticole, les communes les plus dynamiques dans la promotion de la lecture sont fréquemment celles où la municipalité est aux mains de personnes « transplantées », tandis que les élus du terroir ont plutôt tendance à perpétuer une culture locale centrée sur le sport ou la fête.
- 15 Les inégalités géographiques du développement de la lecture sont ainsi fonction d'un ensemble de variables singularisant chaque espace. Il n'y a pas un facteur privilégié qui puisse à lui seul en rendre compte. Et offre et demande de lecture sont dans un rapport complexe : le développement des bibliothèques et des librairies ne suffit pas à rendre compte de celui de la lecture, tout comme l'histoire de l'école ne suffit pas à épuiser celle de l'alphabétisation. On conçoit dès lors qu'une politique n'ait pas le même impact dans des situations locales si différenciées.
- 16 Au-delà de cette étude partielle, il faudrait pouvoir apprécier si les clivages « culturels » ne s'accroissent pas entre les différents espaces ruraux, tout comme l'écart s'est creusé entre zones rurales dynamiques et zones fragiles à la dérive. L'analyse comparée de plusieurs cartes, rendant compte de l'évolution de la fréquentation de la lecture – mais aussi du type d'écrits aisément accessibles – et des dynamiques économiques et sociales, serait riche d'enseignements. Ces cartes ne se recouperaient probablement que partiellement... De telles analyses fines, au niveau infradépartemental, devraient être facilitées par l'exploitation prochaine des résultats des enquêtes menées auprès des bibliothèques départementales de prêt, à partir de formulaires complètement renouvelés⁵ et qui sont en principe basées sur des données statistiques plus fiables que celles dont on disposait jusqu'ici. Mais sur certains des sites étudiés, on a pu prendre la mesure de l'écart entre le nombre de lecteurs déclarés par

les animateurs de dépôts des BDP, et le nombre de lecteurs réels... Et il est bien difficile de pondérer ces déclarations, parce qu'il faudrait tenir compte d'une géographie du « mensonge » qui pousse à gonfler les chiffres bien plus dans certains lieux que dans d'autres⁶...

À chaque pratique culturelle son horizon

- 17 S'il y a bien, comme on est tenté de le penser, des clivages renforcés entre les espaces ruraux où l'on est cantonné aux seules lectures très « programmées », et ceux où l'on peut facilement accéder à des lectures plus différenciées, ces clivages sont lourds de conséquences. Car l'accès aux différents biens culturels, et notamment à divers types de livres et de supports écrits de l'information, n'est pas seulement affaire de goût, de loisirs, ni même de savoir gai ou austère. En ces temps de repli sur des identités d'appartenance à sa paroisse, il touche à d'autres enjeux. Et sans emboucher les trompettes des pleureuses et chanter la sempiternelle comptine du livre en danger, on rappellera que les « pratiques culturelles » n'ouvrent pas toutes sur les mêmes « espaces ».
- 18 Michel Cournot, à la suite de Bachelard, disait que « le son seul de la radio, par des trajets invisibles, nous inoculait le monde. On attrapait le monde comme une grippe, on n'en guérissait plus⁷ ». Le cinéma aussi promettait le monde, il faisait découvrir d'autres peuples, d'autres classes sociales, rappelait Serge Daney, qui le distinguait du « visuel », tel qu'il se donne à consommer actuellement, par exemple, dans nombre d'émissions qui prétendent nous retourner notre image en miroir, et où, selon lui, à l'inverse, « le village réclamait son dû⁸ ». Il est de fait des produits culturels qui, plus que d'autres, assignent, territorialisent, ancrent dans l'échiquier social constitué, n'attachent qu'au proche, à la connivence avec le semblable. Ils encadrent ceux qui les consomment, contribuent à les boucler là où ils sont, à leur place, dans leur tribu. Leur espace est sans lignes de fuite, sans ombre, tout comme le temps qu'ils instillent est sans délai. Ils apprennent plutôt à être personnellement tous pareils, dans un social qui n'est alors que formatage et enchaînement mutuel – même si la « réception » de ceux qui les consomment peut quelquefois déjouer leur destination...
- 19 Ce n'est pas là une nouveauté : Villemessant, le fondateur du *Figaro*, évoquait déjà ces lecteurs de journaux pour qui « un feu de cheminée au Quartier latin est plus intéressant qu'une révolution à Madrid⁹ ». Mais le quartier et le village font furieusement retour, en ces temps où mondialisation et enracinement local se donnent la main. Et où l'ancrage dans le seul lieu propre a valeur de prothèse identitaire, alors que craquent les autres repères.
- 20 Il est d'autres biens culturels – et d'autres usages, d'autres réceptions ? – qui sont comme ce train que dessinait un prisonnier au fond de sa cellule, avant d'y grimper pour s'enfuir. Ils fournissent une clé pour s'ouvrir à d'autres espaces. Ils font vaciller les ancrages, ils désocialisent, dépayent. Ils dérangent les limites, donnent du jeu dans les places désignées. Ils ouvrent une possibilité de se porter ailleurs, de sortir du cadre, de la reproduction à l'identique. Et l'on peut faire un pas de côté, redessiner sa carte mentale, où figureront, non seulement son lieu propre, mais aussi plusieurs espaces de référence, fluides, composites, à partir desquels penser des projets, une identité en devenir. Ils permettent ainsi un geste de dégagement, de franchissement. Ces ruptures sont le fait d'hommes et de femmes « touchés », altérés un par un, dans leur singularité,

par leur rencontre avec des mots, des images. Elles peuvent pourtant faire modèle, circuler, du proche au lointain, contribuer, au bout du compte, à aller vers d'autres formes d'échanges sociaux, et vers d'autres formes de développement local, de repositionnement des espaces. Malgré la force des déterminismes économiques, n'a-t-on pas redécouvert la prégnance des destins singuliers, et l'étonnante capacité inventive de certaines sociétés locales ?

- 21 Notons que les biens culturels qui ouvrent l'horizon ne sont pas forcément des biens « nobles », et ceux dont l'usage rive le « pratiquant » aux seules racines des objets ordinaires : beaucoup ont vu leur espace s'agrandir dans des images trouvées dans l'emballage d'une tablette de chocolat, un timbre figurant des oiseaux venus d'ailleurs, une carte postale ou les paroles d'une chanson.
- 22 Quant à la lecture – et ce n'est pas non plus affaire de genres plus ou moins légitimes – elle a plusieurs faces. D'un côté, elle peut assujettir, permettre de contrôler à distance, apprendre à « se tenir » ensemble, par des gestes d'identification à des modèles largement diffusés : elle génère alors de la collectivité, elle territorialise. D'un autre côté – par excellence dans la fiction – elle génère de la singularité, et elle transporte ailleurs : on a vu que les livres sont souvent perçus, dans les espaces ruraux, comme des *vedute* qui permettent de voir loin, d'un bout de la terre à l'autre, qu'on y trouve le lieu d'une altération – d'où, aussi, leur inquiétante étrangeté. La lecture est dans ce cas une pratique à risques pour le lecteur qui s'expose à être délogé de ses certitudes, pour le groupe, surtout, qui peut voir l'un des siens le lâcher. Et depuis qu'ils ont pénétré les campagnes, les livres ont contribué à fabriquer des transfuges, qui sautaient au-dessus du groupe et sortaient d'un type de sociabilité très « holiste », tendant à se reproduire à l'identique, dont les civilisations paysannes étaient comme la matrice.
- 23 Mais le commerce avec soi, l'accès à la connaissance de sa singularité, peuvent ouvrir à l'autre. Si les livres coupent un temps du monde, ils peuvent le rendre au lecteur transformé, au bout du chemin, et agrandi. Il y a plus de quatre siècles, en une époque où se multipliaient les ouvertures, Montaigne, ce campagnard retiré en Dordogne, notait dans sa bibliothèque : « La solitude locale, à dire vérité, m'étend plutôt et m'élargit au dehors ; je me jette aux affaires d'État et à l'univers plus volontiers quand je suis seul. » Et aussi : « Nous pensons toujours ailleurs¹⁰. »
- 24 Encore faut-il que l'expérience de la lecture ne soit pas rétrécie, réduite à une seule de ses faces, et que l'écrit ne soit pas toujours livré avec son mode d'emploi. On n'a jamais cessé de vouloir faire de la lecture un geste accompagné, une affaire de gardiennage social, de patronage. Dans les campagnes, cette « offre » rencontre une demande, récurrente, de beaucoup de ruraux, celle « d'une petite liste de base, en quelque sorte objective et scientifique, identique pour tous¹¹ », écho du modèle scolaire. Et c'est sans doute une gageure, pour les passeurs du livre, de savoir déjouer cette demande. Mais on a vu comment certains bibliothécaires, libraires, animateurs, ou simples lecteurs, savaient pourtant donner à d'autres, un par un, une chance de faire une rencontre singulière avec un texte. Tout comme ils tentaient de déjouer l'approche crispée des livres, en les faisant sortir des rayonnages en toutes occasions, afin que l'on puisse les toucher – sans avoir, penché au-dessus de son épaule, un conseiller qui désigne du doigt comment s'y prendre...
- 25 Et en fait, quelque chose échappe toujours à qui rêverait de « tenir » ceux qui lisent – même dans ces espaces ruraux où les pouvoirs, notamment religieux et scolaire, ont tant veillé à contrôler l'accès à l'imprimé. Si quelques auteurs et titres sont cités de

façon réitérée d'un site d'enquête à l'autre, on est également frappé par la diversité des références évoquées. Dans certaines régions comme les Baronnie, on a vu que des ruraux – et en particulier des agriculteurs – ont en matière de lecture des demandes très personnalisées, qui se démarquent des recommandations des grands médias. D'autres, dans plusieurs régions, sont rétifs aux prix littéraires. Même là où les lecteurs déclinent plus souvent les mentions obligées, certains savent tenter leur chance de trouver, loin des sentiers balisés, des mots qui en sauront long sur eux, en contournant les pancartes désignant « l'ouvrage qui a déjà été lu par x millions de personnes... ». Et un peu partout, s'ils peuvent paraître studieux dans leurs usages, beaucoup de lecteurs ruraux en prennent à leur aise avec l'imprimé, naviguent, rêvent et « braconnent » parmi leurs livres.

- 26 Musil écrivait dans *L'Homme sans qualités*¹² : « ... l'habitant d'un pays a toujours au moins neuf caractères : un caractère professionnel, un caractère de classe, un caractère sexuel, un caractère national, un caractère politique, un caractère géographique, un caractère conscient, un inconscient, et peut-être même encore, un caractère privé. » Et il ajoutait, complétant ce qui pourrait être une assez belle définition de ce feuilletage qu'est l'identité : « Tout habitant de la terre possède encore un dixième caractère, qui n'est rien d'autre que l'imagination passive d'espaces non encore remplis ; ce caractère donne à l'homme toutes les libertés sauf une : celle de prendre au sérieux ce que font ses autres caractères. »
- 27 Une des particularités de la lecture, pratique culturelle singulière, c'est peut-être qu'elle est l'une des voies royales d'accès à cette imagination d'espaces non encore remplis...

NOTES

1. Cf. François de Singly, *Lire à douze ans*, op. cit.
2. Pour reprendre l'expression d'Edgar Morin, cité par Éric Fottorino, in *La France en friche*, Paris, Lieu commun, 1989, p. 14.
3. Cf. Martine Naffréchoux, « Des lecteurs qui s'ignorent », art. cit.
4. Gabriel Garcia Marquez, *Cent ans de solitude*, op. cit.
5. Cf. *Lettre d'information* de la direction du livre et de la lecture et du Centre national des lettres, supplément n° 4, octobre 1992.
6. Plus largement, on peut noter que travailler simultanément avec des techniques quantitatives et qualitatives incite à manier les premières avec un grand soin et une grande prudence. Par exemple, les mêmes personnes ont fréquemment coché dans le questionnaire des réponses éloignées de celles dont elles ont fait état quand elles ont pu s'exprimer plus avant lors d'un entretien.
7. Cf. « La force de l'absence », *Le Nouvel Observateur*, 6 avril 1970 (à propos du *Droit de rêver* de Gaston Bachelard, Paris, PUF).
8. Cf. Serge Daney, *Devant la recrudescence des vols de sacs à main, cinéma, télévision, information*, op. cit. ; « Le prime time du village », *Libération*, 11 mars 1992 ; et « La colère du zappeur », *Le Nouvel*

Observateur, 18 juillet 1991. Cf. aussi Régis Debray, *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, 1992, chap. XI.

9. Cité par Walter Benjamin dans « Le narrateur », art. cit., p. 152.

10. Cité par Jean Starobinski, in *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1993, p. 204.

11. Cf. Jean Conilh, « Les exclus de la lecture », art. cit., p. 43.

12. Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1982, p. 39.